

avril, et qui était commandée par le moutesellim. « Des musiciens turcs, dit-il, accompagnèrent notre départ du son de leurs instrumens. Le nombre des pèlerins qui campèrent dans les plaines de Jéricho fut de 1,800. A deux heures du matin, ils se mirent en marche vers le Jourdain; chacun se lava, ou se baigna, en se conformant aux lois de la décence, remplit sa bouteille d'eau du fleuve, et mit dans sa poche des cailloux ramassés dans son lit. Ensuite tout ce monde s'en retourna joyeusement sous la protection du moutesellim, après avoir payé le ghasar, c'est-à-dire la taxe. Il y avait, à cette fête de Pâques 1,400 Arméniens, 1,200 Grecs, 50 Georgiens, 300 Russes, 60 Coptes, 15 Syriens, 1 Abyssin, 20 catholiques orientaux des rits arméniens et grecs, 4 Moscovites et 15 Francs.

En avril 1818, M. Legh, voyageur anglais, ayant rencontré ses compatriotes MM. Irby, Mangles et Bankes à Jérusalem, fit avec eux une petite excursion à l'est: ils étaient en compagnie de 6,000 pèlerins chrétiens qui, après Pâques, allaient de Jérusalem au Jourdain. Cette compagnie nombreuse campa la première nuit sur l'emplacement de Jéricho, partit le lendemain à deux heures du matin, et au lever du soleil arriva sur les bords du fleuve sacré, dans un endroit où il fait une chute rapide, mais n'a qu'une lar-

geur médiocre. Les voyageurs anglais quittèrent les pèlerins en ce lieu, parvinrent à la rive nord-ouest de la mer Morte, et se baignèrent dans les eaux amères de ce lac. Ils les trouvèrent d'un goût salé réellement insupportable; leur peau éprouva une cuisson douloureuse à la première immersion, et quoique la tradition, suivant laquelle le fer nage à la surface de ce lac ne soit nullement fondée, on sent pourtant, quand on s'y enfonce, une résistance plus forte que dans l'eau ordinaire.

De retour à Jérusalem, M. Legh et ses compagnons s'occupèrent de l'exécution d'un projet qui leur tenait singulièrement à cœur, c'était de pénétrer dans le pays au sud-est de la mer Morte jusqu'à Ouadi-Mousa (la vallée de Moïse). Toutes leurs représentations auprès des autorités turques de Damas, de Jaffa et de Jérusalem, ne purent en obtenir un firman pour ces courses lointaines, parce qu'il était impossible à tous ces pachas de garantir la sûreté des voyageurs. Les Arabes qui sont en possession de ce pays ont la réputation de sauvages habitués à se tapir dans des creux de rochers, d'où ils lancent des pierres et des piques sur les voyageurs imprudens qui s'approchent de leur repaire. M. Legh et ses compagnons se déterminèrent néanmoins à essayer cette excursion, munis des papiers qu'ils purent se procurer à Jérusalem, et pleins de confiance dans la puis-

sance de l'or, qui leur assurerait la protection d'une horde arabe. Leur caravane, en y comprenant leurs domestiques et leurs interprètes, était composée de huit personnes toutes vêtues en arabes, et armées de pistolets. Ils portaient leur or dans des ceintures de cuir.

Ils partirent de Jérusalem le 6 mai, passèrent la nuit dans le couvent de Béthléem, le lendemain matin arrivèrent de bonne heure au-delà du marais de Salomon, et bientôt après dans un pays plus riant que les environs de Jérusalem. Les flancs des collines devant lesquelles ils passèrent étaient garnis de pins et de chênes. Le soir ils entrèrent dans Hebron, à trente milles au sud de la ville sainte, et visitèrent la partie extérieure de la mosquée, bâtie sur le tombeau d'Abraham. Pourvus de guides qui devaient les conduire non dans la dangereuse plaine de Ouadi-Mousa, mais à Karrak-Moab, ville ou plutôt forteresse à l'est de la mer Morte, ils continuèrent leur voyage, et parcoururent la vallée située à l'extrémité la plus méridionale de ce grand lac. Le 12, ils se trouvèrent à Karrak, achetèrent du cheikh pour la somme modique de 400 piastres (400 francs) une escorte pour Ouadi-Mousa, et repartirent le 17. Après deux jours de marche, leur guide leur déclara que s'ils ne se procuraient les bonnes grâces d'un autre cheikh dont ils de-

vaient traverser le pays, il lui était impossible de leur être utile. Cet incident obligea les voyageurs de prendre de nouveaux arrangemens, ils marchèrent sans s'arrêter jusqu'au 22, et arrivèrent dans le pays d'un troisième cheikh, nommé Ebn Raschid, dont le territoire est situé au sud de celui du précédent, et près de Ouadi-Mousa. L'autre cheikh, instruit de l'arrivée des voyageurs et de leurs projets, entra dans une colère affreuse; bien loin de condescendre à leurs vœux, il jura par le créateur du ciel de ne permettre à aucun cafr (infidèle) de mettre le pied sur sa terre. Cette déclaration enflamma le courroux d'Ebn Raschid, qui frappa sur sa lance, pria les voyageurs de le suivre, promit une escorte de cinquante hommes, et, en présence de sa troupe, jura : « par l'honneur de leurs femmes et par la « barbe du prophète que les voyageurs boiraient « de l'eau de Ouadi-Mousa. »

Le lendemain, ils se dirigèrent plus au sud, et aperçurent enfin le lieu pittoresque qui avait été le but de leur pèlerinage. Les rochers de Petra offraient un aspect sauvage et bizarre, et semblaient à la vue n'être pas éloignés du mont Hor. On découvrait à l'extrémité de l'horizon, à une distance de quatre-vingts milles, une montagne de forme conique que l'on reconnut pour le mont Sinaï, car la côte la plus prochaine de la mer

Rouge n'était pas éloignée de quarante mille. Ce point célèbre et bien propre à les attirer redoubla leur désir de pousser leur voyage plus loin ; mais, à midi, un messager vint leur annoncer que les Arabes ennemis avaient pris poste des deux côtés du Ouadi-Mousa, pour défendre le passage du torrent. Les voyageurs se trouvaient alors dans le pays d'Edom. Cette aventure et d'autres encore leur prouvèrent que l'écriture sainte, indépendamment de tout ce qui la recommande sous d'autres rapports, fournit sans comparaison le guide le plus sûr et le plus instructif pour voyager dans l'Orient.

Le 28 les voyageurs firent un beau présent au brave Ebn Raschid, et retournèrent vers la mer Morte par une autre route. Le 2 juin ils arrivèrent à Karrak-Moab, et passèrent quelques jours à faire de nouvelles observations sur le bord du lac dont ils estimèrent la longueur à quarante milles, tandis qu'on la porte ordinairement à soixante-dix et quatre-vingts. Du haut des montagnes de la côte occidentale, ils en découvraient à peu près toute l'étendue, ainsi que Jéricho et Jérusalem dans le lointain. Le 8 ils quittèrent Karrak-Moab, se dirigèrent au nord, passèrent par Roubbakh, l'ancienne Rabbath-Moab, capitale des Moabites, traversèrent l'Arnon, et quittèrent le pays de ce peuple pour entrer dans

celui des Amorites. La température était brûlante. Ils suivirent les ruines d'une voie romaine, entrèrent dans Diban, dont il est question dans la Bible, et longèrent le pied du mont Hebos, du sommet duquel Moïse vit la terre promise. A une certaine distance, il y a des ruines que l'on regarde comme celles d'*Herodium*, et près de la route, indépendamment d'une colline rocailleuse, plus de cinquante tombeaux dont la structure grossière annonce la haute antiquité. Chacun est composé de quatre pierres brutes, couvertes d'un large bloc, et renferme probablement la parure et l'armure d'un ancien Amorite. Legh et ses compagnons firent halte à Hesbon, dont les restes sont peu considérables, et en partirent le 13. Ils firent ensuite un détour de trente milles à l'est, où ils virent les ruines de Rabbath-Ammon, ville connue d'abord sous ce nom comme capitale des Ammonites, et plus tard sous celui de *Philadelphia*, qui dérivait sans doute de celui d'un roi d'Égypte. Les voyageurs reprirent ensuite la route du nord-ouest, passèrent le 18 la rivière ou plutôt le torrent de Zerka, le Zabok de l'écriture, qui forme la limite septentrionale des Amorites, et arrivèrent aux magnifiques ruines de Djerrach, situées à peu près à trente milles dans le sud-est de la mer de Galilée.

Au sortir de Djerrach, les voyageurs allèrent

constamment au nord, traversèrent le Jourdain au gué de Bisan, jadis Bethsan, vinrent par Tiberiade à la mer de Galilée, puis gagnèrent à cheval Saint-Jean d'Acre, éloigné à peu près de soixante milles de Tiberiade. On rencontre encore dans les rues de Saint-Jean d'Acre des hommes sans yeux et sans oreilles, témoignages vivans des cruautés du fameux Djezzar pacha, dont la mort a enfin délivré ce pays. Legh quitta ses compagnons dans cette ville, et changea l'habit arabe pour celui des Turcs. Il suivit la route au nord le long de la côte, visita d'abord Sour, misérable village, situé au lieu où jadis florissait Tyr, et ensuite Seyde, l'ancienne Sidon. Dans le voisinage, mais plus dans l'intérieur, est le petit pays des Druses, si bien décrit par M. de Volney.

Le premier objet de la curiosité de M. Legh, mais à une distance considérable au nord-est, fut Balbek ou Héliopolis, ville dont on ignore quel fut le fondateur, car l'on cite comme tel tantôt Salomon, tantôt Auguste, tantôt Adrien, tantôt enfin, et avec plus de vraisemblance, Antonin. Elle était située immédiatement au-dessous de la chaîne de l'Anti-Liban, à l'issue d'une vallée belle et fertile; l'on y admire encore son temple magnifique en marbre qui est très-bien conservé. M. Legh se porta ensuite au sud vers Damas, éloigné de soixante milles; de son aveu

la vue de cette ville est si belle, qu'elle justifie toutes les descriptions pompeuses des paysages orientaux. Le voyageur qui vient du nord-ouest aperçoit devant lui à gauche un canton désert, et à une certaine distance de hautes montagnes; dans la vallée au-dessous des mosquées dont les minarets s'élèvent du milieu de jardins innombrables, plantés de palmiers, de grenadiers, de vignes, et arrosés par les sinuosités d'un ruisseau abondant et rapide. Les Turcs s'y reposent à l'ombrage frais d'arbres touffus sur les bords de fontaines revêtues de marbre. La ville n'est nullement en harmonie avec le paysage: elle est longue et étroite, les murs en terre donnent aux maisons un aspect pitoyable. En revanche leur intérieur offre une assez grande magnificence; le plancher est presque toujours en marbre, les fenêtres sont garnies de verres de couleurs, et les murs peints à fresque.

Après avoir séjourné une semaine à Damas, M. Legh prit les mesures nécessaires pour traverser le désert et aller aux ruines de Palmyre. Deux conducteurs s'engagèrent pour le prix de cent piastres à le mener avec deux chameaux à Palmyre et à l'en ramener, en le faisant passer par Homs, ville du nord de la Syrie. Il partit le soir, voyagea toute la nuit, et arriva le lendemain matin à un camp d'Arabes. Il fut présenté

au chef, et en obtint des chevaux frais. La nuit suivante il entra dans Karieten, village remarquable par ses belles sources auxquelles les voyageurs ont coutume de remplir d'eau un certain nombre d'outres avant de s'engager dans le désert large de cent milles qu'ils ont à traverser jusqu'à Palmyre. M. Legh vit dans cette route redoutable le mirage, ce phénomène surprenant qui donne aux parties lointaines du désert l'apparence d'une surface couverte d'eau. Le trajet se fit avec les mêmes chevaux en vingt-quatre heures et deux jours de repos. Au lever du soleil, M. Legh ayant voulu boire de l'eau du torrent, qui coule au sud-ouest de Palmyre, aperçut devant lui les masses de marbre blanc de cette ville célèbre.

Palmyre est située à deux cent cinquante milles au nord-est de Damas. Ses ruines ont près de trois milles de circonférence, et semblent toutes être des restes d'édifices publics. Une portion de la célèbre colonnade est en granite, la plus grande partie est en marbre blanc; elle a environ trois quarts de mille de longueur. L'origine de Palmyre est inconnue, mais dès le temps de César cette ville était d'une certaine importance. Elle dut vraisemblablement sa naissance et sa grandeur à la fertilité de son territoire, causée par les sources qui l'arrosent au milieu du désert;

avantages qui la rendirent un entrepôt du commerce entre la mer Méditerranée et l'Euphrate. Du temps de Caracalla, elle devint colonie romaine, et acquit encore plus d'importance comme place forte sur la frontière des Perses. Elle atteignit au zénith de sa splendeur sous le règne de l'infortunée Zénobie. Ses ruines se sont très-bien conservées, ce que l'on peut attribuer à la sécheresse extrême du climat, et encore plus à ce qu'il n'existe dans le voisinage aucune ville à la construction de laquelle ses matériaux aient pu servir. Le village ou plutôt les villages des Arabes qui habitent au milieu de ses ruines, sont renfermés dans le vaste péristyle du temple du Soleil.

En quittant Palmyre, M. Legh regagna la Syrie septentrionale, traversa rapidement Antioche et Alep, ainsi que les cantons romantiques du mont Taurus, et termina son voyage à Constantinople.